

ÉLIE BUZYN

J'avais 15 ans

Vivre, survivre, revivre



« Il faut le lire. »

Anne Sinclair

ALISIO
POCHE

J'AVAIS 15 ANS

Août 1944. Après une enfance heureuse en Pologne, Élie Buzyn subit l'indicible : la déportation, l'assassinat des siens, Auschwitz puis la marche de la mort jusqu'à Buchenwald. Il a 15 ans.

Le camp est libéré le 11 avril 1945. Comment, alors, retourner à la vie ? Porté par les voix du passé, il reconstruit ailleurs ce qui a été détruit. Étrange périple de Buchenwald à la France, en passant par la Palestine et l'Algérie, étrange voyage de la mort à la vie.

Un jour, il comprend qu'il est temps de témoigner.

**DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE, DU SILENCE À LA PAROLE,
UN CHEMIN DE VIE UNIQUE RETRACÉ AVEC ETTY BUZYN,
SON ÉPOUSE, ÉCRIVAINNE ET PSYCHANALYSTE.**

Né à Lodz (Pologne) en 1929, **Élie Buzyn** est l'un des rares adolescents rescapés d'Auschwitz. Il est aujourd'hui, l'un des derniers témoins de la Shoah. Il est également l'auteur de *Ce que je voudrais transmettre*. Son épouse, **Etty Buzyn**, est psychologue et psychanalyste. Elle est l'auteure de nombreux ouvrages dont *Quand l'enfant nous délivre du passé*, et *Quand les mères craquent*.

**« Un destin comparable à celui d'Élie Wiesel,
un témoignage bouleversant. Le récit d'un
homme debout. »**

Ariane Bois, auteure du *Gardien de nos frères*,
prix WIZO de l'Académie française

**« On touche du doigt le pire et le meilleur
de l'humanité. »**

Historia

ISBN : 978-2-37935-020-7
Rayon : biographies témoignages
Design : flamidon.com
Photo : © Élie Buzyn, coll. privée



7,90 €
PRIX TTC
FRANCE

Photographie de couverture :
Élie Buzyn, 1946.

J'AVAIS 15 ANS
VIVRE, SURVIVRE, REVIVRE

Avec la collaboration de Joëlle Martres
et Judith Vernant

Conseil éditorial : Sophie Carquain

Ce livre est le format poche de la première édition
parue aux éditions Alisio en 2018.

© 2019 Alisio,
une marque des éditions Leduc.s
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.alisio.fr
ISBN : 978-2-37935-020-7

ÉLIE BUZYN

J'AVAIS 15 ANS

VIVRE, SURVIVRE, REVIVRE

Le récit inspirant
d'une vie après Auschwitz

ALISIO
POCHE

*À mes parents, mes frère et sœur,
à mes enfants et petits-enfants.*

*Je tiens à exprimer ici ma profonde
gratitude à Etty, mon épouse, pour ses
encouragements et l'aide précieuse qu'elle a su
apporter à la formulation de ce témoignage.
Mais avant tout pour sa sollicitude, depuis plus
d'un demi-siècle, à partager les affres
de ma difficile reconstruction.*

Avant-propos

Le projet de témoigner sur mon vécu de la déportation n'est pas fortuit. Il s'est imposé au fur et à mesure de mes fréquentes interventions dans différents lieux, en particulier auprès de scolaires et d'étudiants.

En outre, le fait d'accompagner des groupes à Auschwitz, depuis plus de dix ans, a joué un grand rôle dans ma prise de conscience de l'utilité d'un témoignage écrit. Le fait, aussi que, ces dernières années, certaines voix de mes camarades de déportation se sont tues. D'évidence, je devais contribuer à laisser une trace de ma propre expérience d'enfant et d'adolescent exposé à la barbarie nazie ; expérience qui est aussi celle de toutes les victimes muettes de cette même barbarie. Et cela, avant que ma propre voix ne soit plus audible à son tour. Car il va de soi qu'il n'existera bientôt plus d'anciens déportés vivants pour témoigner devant les nouvelles générations.

Je dois reconnaître que des pressions amicales ne sont pas étrangères à ma décision d'apporter mon témoignage personnel à l'expérience douloureuse

qui lie les rescapés entre eux. Ajouter ma propre contribution aux traces écrites déjà existantes sur notre calvaire m'est finalement apparu comme un nécessaire devoir de mémoire envers les suppliciés de toutes origines. Me soustraire à la responsabilité qui m'incombait de témoigner, c'était en quelque sorte faire preuve de déloyauté envers tous nos disparus, connus ou anonymes. « Le bourreau tue toujours deux fois, la deuxième fois par le silence », dit Élie Wiesel.

Je revendique donc de n'être qu'une voix parmi tant d'autres, toutes ayant le même statut et la même valeur de témoignage historique incontestable, qui touche l'humain dans son essence même.

À cela s'ajoute une approche de mon métier, la médecine et, en particulier, de l'éthique dans ma pratique de la chirurgie, en lien étroit avec des expériences physiques douloureuses dont j'ai eu la chance de sortir, à Auschwitz et à Buchenwald, grâce à des gestes d'humanité insoupçonnables dans un tel contexte. Il m'est ainsi apparu essentiel de compléter ce témoignage douloureux par une référence à la résilience qui m'a permis de me reconstruire sur le plan personnel et professionnel, c'est-à-dire de donner un nouveau sens à ma vie. Cette victoire sur l'adversité représente pour moi l'échec total du projet des nazis de nous éliminer.

Avant-propos

Un tel projet si monstrueux de déshumanisation et d'extermination – qui a coûté la vie à 6 millions de Juifs, dont 1,5 million d'enfants, sans compter les très nombreuses victimes tziganes, les opposants au système nazi, les asociaux, les témoins de Jéhovah, les homosexuels, les handicapés et les malades mentaux, tous innocents – mérite l'implication de tous les témoins qui souhaitent s'exprimer. C'est mon cas, et je veux insister sur le fait que le Mal étant difficile à éradiquer de l'espèce humaine, nous devons rester vigilants à ce que les régimes totalitaires fondés sur l'exclusion, quelle qu'elle soit, ne se reproduisent plus. Oublier le passé revient à encourager sa répétition dans l'avenir. C'est le sens primordial que je souhaite inspirer à mes lecteurs.

Je les remercie à l'avance pour leur implication à transmettre ce message aux générations qui leur succéderont.

Prologue

« Ce n'était pas mon destin,
mais c'est moi qui l'ai vécu jusqu'au bout. »

Imre Kertész*

Mes pieds martèlent le sol. Par foulées régulières, mes jambes avalent le tracé plat et gris de la route. Une rumeur, des acclamations du public massé tout au long du parcours m'accompagnent. J'ai 77 ans. Je relaie la flamme pour les jeux Olympiques d'hiver de Turin. Qu'il est à la fois loin et toujours présent, le temps où j'ai bien cru perdre ces pieds gelés, au cours de la marche de la mort d'Auschwitz à Buchenwald, soixante-et-un ans plus tôt.

J'avais 16 ans, la taille d'un enfant de 13 et l'expérience d'un adulte.

En août 1944, lorsque le ghetto de Lodz a été liquidé, nous avons dû partir, mes parents, ma sœur

* *Être sans destin*, Actes Sud, 1998.

J'avais 15 ans

et moi, pour un voyage de trois jours en wagon à bestiaux, direction Auschwitz-Birkenau. À la sortie du train, nous avons été définitivement séparés.

J'avais 15 ans, et je serais mort comme les autres enfants de mon âge si, sur la rampe de sélection, un déporté ne m'avait soufflé de prétendre que j'avais 17 ans. Grâce à lui, j'ai obtenu mon passeport pour la survie : le numéro qui m'a été tatoué, en caractères énormes sur mon bras d'enfant. Mes parents, eux, n'ont pas eu cette « chance ».

« Tu dois tout faire pour rester en vie », m'avait dit ma mère le jour de ma bar-mitsvah, dans le ghetto, moins de deux ans plus tôt. Lorsqu'est venu ce temps de la survie, ce sont ces mots qui m'ont permis de ne pas flancher durant l'interminable hiver qui a suivi.

J'avais 15 ans, et quantité de frontières à franchir pour construire une vie sur ce champ de ruines. Revivre. Pendant cinquante ans, j'ai effectué cette traversée des mondes, celle de la sous-nutrition et de la mort, celle du danger permanent jusqu'à la réparation des vivants à travers mon choix de devenir chirurgien orthopédiste, celle de la désagrégation de mon univers et de la disparition de mes parents à celle de la construction de ma famille, lorsque j'ai rencontré mon épouse et que je suis devenu père à mon tour.

Prologue

Durant ces cinquante ans, il m'a été impossible de raconter. Jusqu'à ce que mon fils formule le souhait d'aller à Auschwitz, sur les lieux de l'assassinat de ses grands-parents paternels, et que je comprenne que je n'avais pas d'autre choix que de l'accompagner.

C'est lui qui avait raison. Il fallait que j'y aille. Il fallait que je me confronte à tous ces fantômes et que je témoigne, car ne pas parler de ces millions de victimes, dont mes parents, revenait à les faire mourir une seconde fois.

Désormais, je m'y rends une à deux fois par an, avec des groupes, mais aussi et surtout avec mes enfants et mes petits-enfants, pour qu'ils soient à leur tour des témoins du témoin que je suis.

Nous y allons ensemble lorsque chacun d'eux atteint l'âge de 15 ans.

Première partie

Vivre

« Ici, il n'y a pas de pourquoi. »

Primo Levi*

* *Si c'est un homme*, Pocket, 1990

Je suis né à Lodz en 1929, dans une famille prospère, peu religieuse mais imprégnée de culture juive.

Je n'ai pas connu mon grand-père paternel, mort à 37 ans de tuberculose, qui m'a légué son nom et son prénom. Mon grand-père maternel, Hénoch, originaire de Strykow, un petit bourg situé à 30 kilomètres de Lodz, était un hassid très connu, issu de la dynastie de Gur*. J'ai des photos représentant ce beau vieillard à la barbe fournie, qui étudiait toute la journée la Guemara** assis dans le magasin qu'il tenait avec ma grand-mère, à la fois bazar et droguerie où l'on trouvait de tout, du tissu aux épices, en

* Juif pieux.

** Partie du Talmud.

passant par la vaisselle ou les fouets pour les chevaux. Un jour, il m'a pris sur ses genoux et m'a montré la première page d'un très grand livre d'étude du Talmud. Depuis deux siècles, les chefs de famille successifs y consignaient à la main les naissances et les décès, avec les dates du calendrier hébraïque, avant de les transmettre à l'état civil. Il m'a montré mon prénom, à ma place de dernier de la famille. J'avais 5 ans, et je savais déjà lire l'hébreu.

Ma mère, Sarah, très présente, s'occupait de ses trois enfants : mon frère, Avram, qui, avec ses onze années de plus que moi, jouait un peu le rôle de chef de la fratrie, Tauba, ma sœur, de six ans mon aînée et moi, le petit dernier. Maman nous choyait tous, mais j'étais le chouchou, gâté et entouré. J'ai reçu beaucoup d'amour, des provisions de force pour toute la vie.

Douce et réservée, efficace, maman estimait que même en présence de personnel, nous devions participer à l'entretien de la maison en rangeant notre chambre. Elle avait d'ailleurs la réputation de particulièrement bien traiter ses employées ; des jeunes femmes qui se bouscuaient pour travailler chez nous, puis la plupart du temps nous quittaient presque du jour au lendemain pour se marier. Je n'ai compris que plus tard la raison de ce défilé de fiancées : dans la région, tout le monde savait que ma mère offrait

leur trousseau de mariage (ce qui était loin d'être négligeable) à ses employées de maison !

Nous, les enfants, l'aidions aussi à laver le linge ; la fonction qui m'était dévolue consistait à faire tourner l'essoreuse – deux rouleaux en caoutchouc à actionner à la manivelle, entre lesquels passaient les draps. Puis nous étendions le linge dans le grenier de la maison pour qu'il sèche.

Petit dernier, je n'étais pas pour autant un modèle de sagesse et profitais, comme tous les gamins de mon âge, des dîners d'adultes pour multiplier les bêtises. Par exemple, je trouvais très drôle de me glisser sous la table et, abrité des regards par la nappe, de nouer les lacets des chaussures des invités avec ceux des membres de ma famille. Je me souviens aussi d'avoir un jour posé un traversin dans le couloir menant de la cuisine à la salle à manger, pour faire chuter l'employée de maison, qui portait précautionneusement la soupière. Cette fois, j'avais atteint les limites de l'indulgence de ma mère, qui m'a copieusement corrigé. Autant dire que je n'ai jamais recommencé.

Femme de conviction, très engagée dans les actions humanitaires à travers la WIZO*, ma mère mettait

* *Women's International Zionist Organization*, en français : Organisation internationale des femmes sionistes.

en pratique ses valeurs morales et humaines auprès des plus pauvres. Bien que peu religieuse, elle respectait la tradition, la cacherot et l'aumône. Elle était surtout consciente des réalités du monde juif, à une époque où les Juifs d'origine polonaise étaient chassés d'Allemagne et, totalement démunis, arrivaient en masse dans notre pays.

Je me souviens d'ailleurs avoir perçu, dès 1933, une certaine agitation autour de moi. Je n'avais que 4 ans, mais je saisisais des bribes de conversations très inquiétantes à la suite de l'arrivée d'Hitler au pouvoir.

Lorsque j'ai eu 6 ans, maman m'a assigné une mission particulière. La coutume voulait que le vendredi après-midi, à l'orée du shabbat, on donne aux pauvres qui venaient demander la charité. Ceux-ci se présentaient généralement à la porte par petits groupes, qui envoyaient des représentants auxquels j'étais chargé de distribuer les pièces de la coupelle bien remplie que me confiait ma mère.

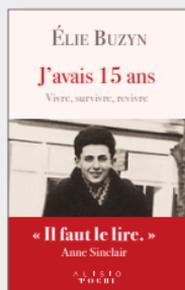
Un soir, derrière l'un des mendiants qui me sollicitait au nom d'un de ces groupes, j'ai reconnu certains visages que j'avais aperçus un peu plus tôt dans la journée. Tout fier d'avoir identifié des « fraudeurs », je suis allé trouver ma mère, qui m'a gentiment rabroué : « Ne t'occupe pas de cela. Ton rôle est de

donner, et peu importe si tu donnes deux ou trois fois aux mêmes personnes. Si elles reviennent, c'est qu'elles en ont besoin. Deux ou trois pièces de plus, de toute façon, ce n'est pas grand-chose. »

Parfois, ma mère me demandait de céder ma chambre à des parents, des amis, ou même à des étrangers en déshérence – ces Juifs chassés d'Allemagne nazie – qu'elle accueillait à la maison. J'allais alors dormir dans la chambre de ma sœur... jusqu'à ce que celle-ci se plaigne à ma mère que ses amies, juives comme polonaises (avec ces dernières, il lui est arrivé de goûter au porc et de manger du pain à Pessah !), s'intéressent moins à elle qu'à moi, « l'adorable petit garçon ». Maman a continué à offrir ma chambre à ceux qui en avaient besoin et, moi, j'ai dû migrer dans le séjour.

Maman était très dévouée à sa famille restée à Strykow. Maman, dont nous ne pouvons, avec le recul du temps, qu'admirer la force et la subtilité de son souci d'autrui, l'humanité, la justesse de ses positions et de ses décisions. Sa compréhension d'un contexte historique complexe lui a ainsi permis d'aider son frère. En conflit avec sa famille pour avoir rejeté l'orthodoxie après son passage à la yeshiva, celui-ci vivait chez mes parents la semaine, où il préparait seul son baccalauréat polonais, unique diplôme reconnu à l'étranger, et passait le shabbat à Strykow.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



J'avais 15 ans
Vivre, survivre, revivre
Élie Buzyn



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

ALISTIO
POCHÉ